

Pauline Hieu

**Introduction à la morale utilitariste de John
Stuart Mill**

Université de Nantes, Année 2012

Directeur de mémoire : M. Patrick Lang

Introduction à la morale utilitariste de John Stuart Mill

Table des matières

Eléments de biographie	3
Introduction	3
Caractéristiques principales de l'utilitarisme de J.S. Mill.....	4
Utilitarisme, plaisir et qualité des plaisirs	4
Par le plaisir, l'utile désigne le bonheur	4
Une hiérarchisation des plaisirs	4
Distinction entre bonheur et satisfaction.....	5
L'utile (<i>useful</i>) et l'expédient (<i>expedient</i>).....	5
Distinction	5
Exceptions.....	6
Idéal utilitariste et considération sur le bonheur	6
Origine des règles morales : La théorie de l'expérience morale	6
L'idéal utilitariste, bonheur et vertu.....	7
Idéal utilitariste et altruisme.....	8
La valeur d'un sacrifice.....	8
Origine de l'altruisme	9
Accès à l'idéal utilitariste : le progrès et l'utilité privée	9
Sanction dernière du principe d'utilité.....	10
Sanction extérieures	10
Sanctions intérieures : le sentiment du devoir et sa liaison au sentiment social	11
La conscience morale.....	11
Le sentiment social.....	11
Le rôle du progrès	12
Conclusion	13

Eléments de biographie

John Stuart Mill naît en 1806 à Londres. C'est son père, James Mill, qui prend en charge son éducation ; il devient très vite un esprit encyclopédique. En 1822, il se convertit à la philosophie de l'utilité de Jeremy Bentham. Il fonde la « Société Utilitariste » avec quelques amis, disciples de Bentham et de son père. Trois ans plus tard, en 1825, il remplace la « Société Utilitariste » par la « Société de discussion », ouvrant son esprit à d'autres tendances. Peu de temps après, J.S. Mill entre dans une crise physique et morale. Influencé par les penseurs romantiques, il accorde de l'importance à tout ce qui peut relever du sentiment, et s'écarte petit à petit de Bentham et de son père, qui l'avaient conduit exclusivement vers le développement de l'intelligence dès l'âge de trois ans. C'est en 1830 qu'il rencontre Harriet Taylor, amie qui deviendra sa femme, et qui aura exercé sur lui une influence considérable en l'orientant, notamment, vers le socialisme. Mill meurt en 1873.

Introduction

Très souvent, c'est par une mauvaise compréhension que la morale utilitariste de John Stuart Mill peine à se faire accepter. Les jugements à son propos sont souvent mal fondés et hâtifs. D'ailleurs, la construction de *L'utilitarisme* le montre bien : J.S. Mill éclaire sa morale utilitariste en répondant aux nombreuses objections, parfois inconsistantes, qui lui sont adressées. J.S. Mill apparaît souvent comme un fidèle disciple de Jeremy Bentham, auteur de l'utilitarisme égoïste (là où Mill a développé un utilitarisme altruiste). Mais en s'émancipant de son maître Bentham et de son père James Mill, auxquels il reprochait de n'avoir qu'une vision incomplète de la réalité, J. S. Mill a eu pour objectif de concilier l'intelligence et les sentiments. Dès lors, son utilitarisme est empreint de différentes tendances et envisage une philosophie pratique, que Mill appelle « Art de la vie », dont le principe premier, l'utilité, recherche une existence et un bonheur de qualité. Dans *L'utilitarisme*, J. S. Mill explique et clarifie sa morale utilitariste, puis tente de justifier une adhésion au critérium utilitariste tout en nous donnant des preuves en sa faveur ; il examine alors les motifs rationnels pouvant justifier l'acceptation ou le rejet de la doctrine utilitariste mais ceci, toujours, à une condition fondamentale qu'on ne pourrait contester : il faut d'abord comprendre exactement l'objet même dont on va discuter. Puisque Mill a déployé, à sa manière, l'utilitarisme de son maître Bentham dont il a perçu les limites, nous nous efforcerons de répondre aux préjugés auxquels sa doctrine est confrontée, en introduisant ses caractéristiques essentielles.

Caractéristiques principales de l'utilitarisme de J.S. Mill

Utilitarisme, plaisir et qualité des plaisirs

Par le plaisir, l'utile désigne le bonheur

En règle générale, le rapport de l'utilitarisme au plaisir fait l'objet de confusions. D'une part, on pense qu'un utilitariste est une personne exclusivement attachée à l'utilité pure ou à ses intérêts matériels ; d'autre part, on dénonce la doctrine utilitariste en affirmant soit qu'elle condamne le plaisir, soit encore qu'elle s'y réduit. Mill nous dira que le mot « utilitarisme » doit être conservé pour désigner uniquement le principe de l'utilité, c'est-à-dire *le principe du plus grand bonheur pour le plus grand nombre*, que nous expliquerons par la suite.

La doctrine de l'utilité ne s'oppose pas au plaisir ni ne s'y réduit, mais, justement, désigne « le plaisir même, en même temps que l'absence de douleur »¹. L'utile et le plaisir ne se condamnent pas mutuellement, mais bien au contraire, la doctrine utilitariste soutient que les plaisirs et l'absence de douleur constituent le bonheur, et que le bonheur est la seule fin humaine désirable : l'utilité, fondement de la morale utilitariste, énonce les critères d'une action bonne ou mauvaise ; ainsi une action sera bonne en fonction de l'augmentation du bonheur qu'elle produit (et sera mauvaise si le bonheur qui en émane est moindre). On entend donc par « bonheur », le plaisir et l'absence de douleur (et par malheur, la douleur et la privation de plaisir). On comprend donc bien que l'utilitarisme ne condamne pas le plaisir puisque ce dernier, ainsi que l'absence de douleur, sont pour l'utilitariste les seules choses désirables comme fins.

Une hiérarchisation des plaisirs

On pourrait penser que l'utilitarisme, posé comme doctrine pour laquelle le plaisir est la seule chose désirable comme fin, tombe bien bas en ne poursuivant pas quelque chose de plus noble ; qu'il est une « doctrine qui ne convient qu'aux porcs »². Mais c'est ici que Mill introduit la notion de *qualités des plaisirs* (là où son maître Bentham considérait le bonheur lié à la *quantité des plaisirs*). Il nous dira qu'il existe plusieurs espèces de plaisirs, et que certaines sont plus désirables que d'autres ; certes il faut tenir compte de la quantité des plaisirs pour être heureux, mais il faut aussi en considérer la qualité. Dès lors, un plaisir sera plus désirable qu'un autre en tant qu'on le préférera et l'on y tendra sans aucune obligation morale.

Confronté aux deux modes de vie que sont celui du corps et celui de l'esprit, il faut admettre que l'homme désire le plus les plaisirs de l'esprit. L'argument est empirique ; en effet, aucun homme ne souhaiterait être changé en animal (c'est-à-dire en être inférieur, spirituellement

¹ John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. II, p. 48

² John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. II p. 50. Dans l'Antiquité, les disciples d'Epicure étaient parfois assimilés aux porcs.

parlant) à qui l'on promettrait une plus grande quantité de plaisir animal (nourriture par exemple) ; les hommes « ne voudraient pas échanger ce qu'ils possèdent de plus [que les bêtes] contre la satisfaction la plus complète de tous les désirs qu'ils ont en commun »³. C'est grâce à l'expérience, à la conscience de soi et à l'introspection que l'homme préférera la qualité d'un plaisir à sa quantité, et la plus forte raison pour laquelle il préfère les plaisirs de l'esprit relève de son sens de la dignité, qui correspond au développement de ses facultés supérieures. On voit donc que Mill s'écarte de son maître Bentham en ajoutant la qualité de l'existence au calcul de l'intérêt vital (la quantité des plaisirs). L'amélioration de l'humanité est ici visée en abandonnant la construction utilitariste d'une éthique enfermée dans l'aspect quantitatif de la valeur d'une vie (ce que fit Bentham). Pour Mill, le bonheur se définit surtout par sa qualité.

Distinction entre bonheur et satisfaction

Mais, en préférant les plaisirs de l'esprit et en négligeant quelque peu ceux du corps, un homme ne serait-il pas moins heureux ? Les plaisirs du corps n'ont-ils que si peu de valeur ? Pour Mill, ces interrogations découlent, en fait, d'une confusion dans la distinction entre le bonheur et la satisfaction : en effet, les plaisirs supérieurs nous rendent heureux, là où les plaisirs inférieurs ne font que nous satisfaire. Un être tel un imbécile ou un animal (c'est-à-dire qui a des plaisirs inférieurs à ceux de l'esprit) a plus de chances d'être satisfait (étant donné que ses plaisirs sont proportionnels à ses désirs inférieurs), là où un être dont les aspirations sont élevées (Socrate par exemple) sait que son bonheur est imparfait mais apprend à supporter cette imperfection en tant qu'elle est attachée à un bien suprême. Pour Mill, il vaut mieux « être Socrate insatisfait qu'un imbécile satisfait »⁴. Les plaisirs de l'esprit sont intrinsèquement supérieurs aux « plaisirs faciles des sens » et bien qu'ils soient difficiles d'accès ils sont les plus précieux. Dès lors, si l'on se tourne vers des plaisirs autres que ceux de l'esprit, ce n'est pas forcément en raison de volonté faible mais bien d'une incapacité : en effet, « l'aptitude à éprouver des sentiments nobles [...] est une plante très fragile qui se meurt facilement »⁵. Ainsi, si nous nous tournons vers des plaisirs inférieurs ce n'est pas parce que nous les préférons mais parce que ce sont les seuls qui nous sont accessibles ou qui peuvent nous réjouir longtemps, là où le maintien et le travail de l'esprit sont plus difficiles.

L'utile (*useful*) et l'expédient (*expedient*)

Distinction

Ayant éclairci la nature du principe d'utilité chez Mill, à savoir le plus grand bonheur du plus grand nombre, et compris qu'il ne condamne pas le plaisir, Mill peut répondre à une autre objection souvent adressée à la morale utilitariste, qui l'accuse d'être une morale de l'intérêt.

³ John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. II, p. 52

⁴ John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. II, p. 54

⁵ John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. II, p. 55

Mill distingue l'utile et l'expédient : une action expédiente est accomplie dans l'intérêt de l'individu lui-même. Par exemple, un ministre agirait de manière expédiente en sacrifiant les intérêts de son pays pour conserver sa propre situation. L'expédient est quelque chose de nuisible car il implique le mensonge, quelque chose de caché dans l'intérêt d'un individu (par exemple, il est expédient de dire un mensonge lorsqu'on veut se tirer d'embarras) : l'expédient nuit à la confiance que l'on peut avoir en la parole humaine, qui est pourtant le fondement du bien être social. En résumé, l'utile est ce qui contribue au bonheur général, l'expédient est ce qui permet de parvenir à une fin prochaine, le plus souvent basse ou personnelle⁶. Bien sûr, il existe des situations exceptionnelles où l'expédient devient l'utile (par exemple, mentir à quelqu'un dans son intérêt) et c'est justement ici que le principe utilitariste intervient, en tant qu'il permet de « peser ces utilités en conflit, d'en faire la balance et de bien déterminer le domaine dans lequel l'une ou l'autre a la prépondérance »⁷.

Exceptions

Si l'on objecte qu'un utilitariste peut être tenté de violer les règles générales en jugeant, de façon personnelle, cette violation plus utile que leur observation, alors Mill répondra que si des règles de conduite ne peuvent être formulées sans exceptions, ce n'est pas plus la faute de la doctrine utilitariste que d'autres doctrines, mais de la complexité humaine. Dans toute doctrine morale peut s'immiscer la casuistique malhonnête : il ne faut pas omettre qu'une morale s'applique à des agents humains. Les conflits de devoirs au sein de la complexité humaine, là se trouvent les réelles difficultés mais qu'on ne peut pas imputer à la morale utilitariste seulement. Cependant, lors de son analyse sur l'idée de justice, Mill se pose la question : qu'en est-il des cas où l'on agit pour une cause que l'on estime plus importante que l'obéissance aux règles supérieures de justice ? A l'aide d'un exemple, il y répond brièvement : pour sauver un malade dans l'urgence, il n'est pas seulement possible mais c'est un devoir social de voler des médicaments que l'on n'aurait pas à sa portée. Ainsi, dans certains cas, violer les maximes générales de justice est un devoir social d'une haute importance. On peut donc considérer que ce qui est injuste dans des circonstances ordinaires peut cesser de l'être dans des cas exceptionnels ; en ayant toujours à l'esprit que le Bien suprême de l'utilitarisme ou l'harmonie collective est un objectif que nous poursuivons pour nous-mêmes et pour ceux que nous aimons.

Idéal utilitariste et considération sur le bonheur

Origine des règles morales : La théorie de l'expérience morale

Il est bon de remarquer que Mill développe une théorie de l'expérience morale quant à la naissance de la moralité et des règles morales : les hommes s'accordent sur ce qui est bon, mal, utile, grâce aux expériences différées tout au long de l'histoire, et c'est en avançant dans le

⁶ George Tanesse, Préface dans *L'utilitarisme* de John Stuart Mill, Ed. Flammarion, 1988, p. 20

⁷ John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. II p. 77

temps et dans les expériences que l'humanité apprend à connaître les conséquences de ses actions sur le bonheur général. Par conséquent, les règles de la moralité sont perfectibles et le progrès humain en matière de morale se perfectionne dans le temps. Si l'on admet comme premier principe que le bonheur est la fin de la moralité, alors ces règles morales sont des principes subordonnés qui permettront de parvenir à ce premier principe et de l'appliquer. L'expérience prescrit ce qui est désirable, au sens où ce qui est désirable est ce qui est désiré «en fait ». Pour expliquer cela, Mill donne d'abord les exemples des choses visibles et audibles : « tout ce qu'on peut dire pour prouver qu'un objet est visible, c'est qu'en fait on le voit » ; il les applique ensuite aux choses désirables : « la seule preuve qu'on puisse donner pour établir qu'une chose est désirable, c'est qu'en fait on la désire »⁸.

L'idéal utilitariste, bonheur et vertu

L'utilité, c'est le bonheur, qui lui-même est la règle ultime de la conduite humaine. L'idéal utilitariste n'est pas le bonheur personnel (il n'est pas le plus grand bonheur de l'individu) mais « la plus grande somme de bonheur totalisé »⁹, autrement dit le bonheur général. Puisque la fin ultime de la vie humaine est une existence riche en plaisirs (du point de vue de la quantité comme de la qualité) et pauvre en souffrances, la morale utilitariste consiste en l'observation des règles et préceptes qui garantissent une telle existence aussi universelle que possible.

Selon la doctrine utilitariste, la seule chose désirable comme fin est le bonheur (le bonheur n'est pas seulement une chose désirable, mais est aussi la seule chose désirable comme fin). Ainsi, bien d'autres choses sont désirables mais ne le sont qu'en tant qu'elles sont les moyens pour atteindre la fin ultime qu'est le bonheur. C'est ici que nous pouvons examiner la relation entre vertu et bonheur au sein de la morale utilitariste. Certes, le bonheur est une fin commune à tous les hommes : tous le désirent. Chaque personne désire son propre bonheur car le bonheur est un bien ; le bonheur d'une personne est un bien pour elle et le bonheur général est un bien pour un ensemble de personnes. En conséquence, on considère le bonheur comme l'un des critères de la moralité. Mais l'on peut penser que si nous désirons tous le bonheur, il n'est peut-être pas la seule chose que nous désirons : il peut exister d'autres fins humaines que le bonheur. Nous pourrions désirer la vertu autant que le plaisir : le désir de la vertu, tout en étant moins « universel » que celui du bonheur, est tout aussi authentique. Mill conçoit la vertu à la fois comme chose désirable et chose désirable pour elle-même : elle est désirable en tant qu'elle constitue l'un des moyens les plus efficaces d'accroître le bonheur général, et est désirable pour elle-même puisqu'elle est une partie du bonheur. Afin d'éclairer cette conception, Mill considère, à la place du désir de la vertu, le désir de l'argent, de la célébrité ou encore celui du pouvoir. A travers ces exemples surgissent les notions importantes d'association et d'intensité :

⁸ John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. IV, p. 104

⁹ John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. II, p. 57

«Il y a des choses qui sont d'abord moyens, qui seraient et resteraient indifférentes, si elles n'étaient un moyen d'atteindre autre chose, mais qui, en s'associant avec ce dont elles sont le moyen, en viennent à être désirées pour elles-mêmes et, qui plus est, avec la plus grande intensité»¹⁰. On comprend donc que la vertu, tout comme l'argent, la célébrité ou le pouvoir sont désirables parce qu'ils sont des moyens d'atteindre le bonheur au sens où ils sont eux-mêmes des sortes de « petits bonheurs », parties du bonheur total, sources intenses du bonheur. L'intensité de l'amour qu'a un individu de ces parties naît de l'association qu'il en fait au tout qu'est le bonheur. Cependant, c'est la vertu que la morale utilitariste de Mill tient pour la meilleure de toutes les choses désirables. En effet, elle est ce qui contribue le plus au bonheur général, là où d'autres choses désirables (comme l'argent et le pouvoir) peuvent rendre l'individu qui les détient nuisible aux autres membres de la société. La vertu, quant à elle, le rend provident et bienveillant à l'égard de ses semblables. Finalement, l'utilitarisme soutient que l'humanité ne désire qu'une et même chose : le bonheur. Et si l'on désire la vertu ou l'argent, ou toute autre chose désirable, ce n'est qu'en tant qu'elles sont des parties du bonheur lui-même. Mill dira alors que c'est l'observation psychologique (l'observation personnelle et celle d'autrui) qui permet de justifier cette affirmation. Bien sûr, le bonheur peut rencontrer des obstacles, comme les souffrances physiques et morales (misère, maladie, mort de ceux que nous aimons). Cependant, même si la plupart des maux humains sont inexorables et inévitables, le progrès de l'humanité peut limiter les souffrances. Mill éclaire ce point avec deux exemples : la pauvreté peut être « supprimée par la sagesse de la société unie au bon sens et à la prévoyance des individus », et la maladie « peut être réduite par la bonne éducation physique et morale », par un contrôle de toute mauvaise influence et par le progrès scientifique¹¹. En bref, les efforts humains permettent un progrès de l'humanité qui permet de maîtriser la plupart des causes de souffrance; et bien qu'en ce sens le progrès s'établirait lentement, une volonté toujours ferme et mêlée à ces efforts rendrait possible la maîtrise des maux humains.

Idéal utilitariste et altruisme

La valeur d'un sacrifice

Si la morale utilitariste est celle du plus grand bonheur du plus grand nombre, qu'advient-il du bonheur personnel ? Ne peut-on pas dire que l'utilitarisme implique le sacrifice de soi ? Avant toute chose, Mill remarquera que « le sacrifice n'a de valeur morale que s'il a pour objet le bonheur d'autrui »¹²: en effet, un individu se sacrifie et renonce à son propre bonheur afin qu'un autre individu, lui, n'ait pas à renoncer à son bonheur. Par conséquent, la doctrine utilitariste fait honneur à ceux qui sont capables de sacrifier leur bonheur personnel en vue de contribuer au bonheur des autres et de l'augmenter. Le sacrifice d'un individu ne doit pas être

¹⁰ John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. IV, p. 108

¹¹ John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. II, p. 63

¹² John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. II, p. 64

un bien en lui-même, au risque d'être nuisible ; mais le dévouement doit se faire pour le bonheur d'autrui, en ce qu'il doit tendre à accroître la somme totale de bonheur.

Origine de l'altruisme

Selon Mill, l'altruisme naît de l'état imparfait du monde et des arrangements sociaux. Dès lors, le sacrifice absolu du bonheur personnel devient, d'une part, le meilleur moyen de contribuer au bonheur des autres et, d'autre part, la plus haute des vertus humaines tant que le monde est imparfait. Mill articule les choses ainsi : si nous avons conscience de pouvoir vivre sans bonheur, nous avons pourtant l'espoir de réaliser le bonheur qu'il est possible d'atteindre (le bonheur général comme bien suprême). Par ailleurs, l'altruisme se présente aussi comme une libération pour l'homme, en tant que la conscience qu'a ce dernier de pouvoir vivre sans bonheur en vue du bonheur général l'assure que son bonheur ne dépend pas de la fortune ou de la destinée, mais de ses propres actions et de la nature de ses relations avec autrui.

On observe donc une articulation entre la recherche du bonheur personnel et l'impératif de l'utilitarisme : Mill concilie l'altruisme et l'utilité dans la forme la plus élevée de l'accomplissement personnel. Le dévouement personnel est une propriété essentielle de la morale utilitariste ; Mill se réfère d'ailleurs à un commandement de Jésus, qu'il admet comme « représentant idéal et guide de l'humanité »¹³, en disant que « faire ce que nous voudrions que l'on nous fît, aimer notre prochain comme nous-mêmes : voilà qui constitue la perfection idéale de la moralité utilitariste »¹⁴. Plus encore, il ajoute que dans la mesure où l'on croit que Dieu désire le bonheur de ses créatures, alors la doctrine utilitariste est profondément religieuse puisqu'elle travaille au bien de l'humanité dans sa totalité.

Accès à l'idéal utilitariste : le progrès et l'utilité privée

La possibilité que les hommes ont de se rapprocher de l'idéal utilitariste pourrait s'établir grâce aux lois et aux arrangements sociaux, grâce à l'éducation et à l'opinion qui sont très influentes, car tout cela harmoniserait l'intérêt de chaque individu à l'intérêt de la société, associerait le bonheur personnel et le bonheur général. De cela, il découlerait deux choses : l'adoption d'un comportement contraire au bien général deviendrait impossible, mais plus encore, les individus pourraient être « toujours déterminés dans leur conduite par le désir de promouvoir les intérêts de la société » ; « la tendance directe à promouvoir le bien général pourrait devenir un des motifs habituels d'action »¹⁵.

Cependant, le principe dernier (agir dans l'intérêt du bonheur général) n'est-il pas un idéal inatteignable ? A cela, Mill répondra qu'il faut envisager des principes subordonnés au principe premier, recueillant plus facilement l'assentiment général. Expliquons cela : Mill admet que si

¹³ John Stuart Mill, *Essai sur la religion*, trad. Cazelle, p. 239

¹⁴ John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. II, p. 66

¹⁵ John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. II, p. 67

la vertu de la morale utilitariste consiste à être un bienfaiteur public et à accroître le nombre d'heureux, ces occasions d'agir à grande échelle sont bien souvent exceptionnelles, à moins d'être un homme de haute influence sur l'ensemble de la société (un président, par exemple). Dès lors, c'est en fait l'utilité privée qui nous intéresse. Elle n'est pas l'utilité personnelle, mais désigne « l'intérêt ou le bonheur d'un petit nombre de personnes » : « la grande majorité des bonnes actions tendent non pas au bien universel, mais au bien d'individus déterminés et c'est de ces biens particuliers qu'est composé le bien du genre humain »¹⁶.

Sanction dernière du principe d'utilité

Il faut entendre le terme « sanction » non pas comme une punition, mais comme le motif qui nous fait respecter le principe d'utilité, la source de son pouvoir d'obliger. La question de la sanction est importante, puisqu'elle se pose à chaque fois que l'on est invité à adopter un principe pour sa moralité. Mill la formule ainsi : « Pourquoi serais-je obligé de travailler au bonheur général ? Si je trouve mon bonheur personnel dans quelque chose d'autre, pourquoi n'aurais-je pas le droit de préférer cette chose-là ? »¹⁷ et répond que la doctrine morale utilitariste peut posséder les mêmes sanctions que d'autres doctrines morales, qui peuvent être extérieures ou intérieures.

Sanction extérieures

Du point de vue des sanctions extérieures, nous pourrions nous obliger à travailler au bonheur général en raison de l'espoir ou de la crainte, mêlés à l'affection et à la sympathie, autrement dit, « dans l'espoir de se concilier la bienveillance, ou la crainte de provoquer le mécontentement de nos semblables ou du maître de l'univers »¹⁸. L'importance de la bonne conduite s'exprime par la relation à autrui, que le principe premier soit ou ne soit pas le bonheur général ; car les hommes désirent le bonheur de toute façon et pensent, très souvent, que leur façon d'agir personnelle à l'égard d'autrui et inversement, la façon d'agir d'autrui à leur égard, y contribuent. D'autre part, le motif peut être religieux : si l'on croit que la contribution au bonheur général est l'essence du bien, alors Dieu qui est bon doit nécessairement l'approuver. En bref, les sanctions extérieures du principe d'utilité comme d'autres principes, se présentent comme l'influence exercée par les récompenses et les punitions matérielles ou morales, venant de nos semblables ou de Dieu.

¹⁶ John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. II, p. 70

¹⁷ John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. III, p. 86

¹⁸ John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. III, p. 87

Sanctions intérieures : le sentiment du devoir et sa liaison au sentiment social

La conscience morale

Du point de vue des sanctions intérieures, nous pourrions nous obliger à travailler au bonheur général en raison du sentiment d'obligation morale en nous, ou autrement dit la sanction du devoir. Selon Mill, on reconnaît le sentiment du devoir à la peine qu'il provoque lorsqu'on viole une règle, ou même lorsqu'on refuse de violer une règle si l'on est un individu bien éduqué. Le sentiment du devoir est complexe au sens où, au premier abord, « sa force contraignante résulte de l'existence d'un sentiment global », une multitude de sentiments naturels ou acquis, comme des souvenirs du passé, de l'enfance, l'estime de soi et désir d'obtenir l'estime des autres, l'humilité, l'amour, la crainte, un sentiment religieux, etc., « qu'il nous faut écarter si nous nous proposons d'agir en violation de notre principe moral et que, si nous persistons malgré tout à violer ce principe, nous aurons sans doute à affronter par la suite sous la forme du remords »¹⁹. Ainsi, les facteurs du sentiment d'obligation sont nombreux et divers. Cependant, Mill dira que le sentiment du devoir est l'essence de la conscience morale lorsqu'il est désintéressé et lié à l'idée pure du devoir, c'est-à-dire débarrassé de cette diversité complexe et « ayant pour objet d'assurer la sécurité ou même l'existence de la société et de ses membres »²⁰. Pendant un temps, on considérait notamment que la contrainte légale était l'origine du sentiment d'obligation. Mais celui-ci s'est transformé au fil du temps : les hommes se sont permis de violer les lois lorsqu'ils les jugeaient mauvaises, injustes. De là, la contrainte légale est devenue plus virtuelle que réelle et s'est fait remplacer par la contrainte de l'opinion et de la conscience personnelle. Dès lors, le sentiment du devoir, émanant d'une conscience morale, est devenu la caractéristique de la moralité. C'est donc la conscience morale (ou conscience commune) qui constitue la force contraignante du sentiment du devoir en tant qu'elle désire assurer l'existence et le bonheur de l'humanité.

En faisant allusion à la morale kantienne pour qui le fondement du devoir est dans le monde des choses en soi, Mill dira que l'obligation morale n'est pas un fait transcendant : la force qui nous pousse à agir par devoir est notre sentiment personnel et subjectif et plus ce sentiment est grand, plus la force est intense. Le devoir n'est donc pas une réalité objective puisque « la sanction, dans la mesure où elle est désintéressée, a toujours son siège dans l'esprit même »²¹.

Le sentiment social

Le sentiment du devoir s'associe à un autre sentiment : le sentiment social de l'humanité (ou « *sentiment d'unité* ») qui consiste dans « le désir de vivre en bonne harmonie

¹⁹ John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. III, p. 89

²⁰ George Tanesse, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, Notes, p. 170, note 30

²¹ John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. III, p. 91

avec nos semblables »²². Ainsi, si l'on soutient que le bonheur général est l'idéal moral, alors le sentiment social est la force de la doctrine utilitariste. Mill ajoute que le sentiment social et les sentiments moraux sont des sentiments acquis et naturels (et non pas innés), au sens où « la faculté morale, si elle ne fait pas partie de notre nature, s'y développe naturellement [...] elle est capable de prendre naissance spontanément, et, très faible au début, elle peut être portée par la culture à un haut degré de développement »²³.

Le rôle du progrès

C'est alors en raison des progrès d'une civilisation que le principe d'action puissant qu'est le sentiment social se renforce. L'état social (de société) est naturel et nécessaire à l'homme, de fait l'homme peut de moins en moins se concevoir autrement que comme un membre d'une société : cette idée s'amplifie à partir du moment où l'humanité s'éloigne de l'état de nature (état « d'indépendance sauvage »). Mill dira qu'une société d'égaux n'est possible que si elle consulte tous ses membres et respecte les intérêts de tous : elle « ne peut exister s'il n'est pas bien entendu que les intérêts de tous doivent être également pris en considération »²⁴. Mill dit que dans tous les états civilisés, les individus sont sur un pied d'égalité. Au fil du temps, les époques marquent un progrès en se dirigeant vers un état de chose qui ne peut être autre chose que cet état d'égalité, et il devient impossible pour des individus de concevoir un état de chose où ils négligeraient les intérêts d'autrui : « Ce sont pour eux choses familières que de coopérer avec autrui et de proposer comme but à leurs actions [...] un intérêt collectif et non individuel [...] ils ont, au moins pendant quelque temps, le sentiment que les intérêts d'autrui sont leur propre intérêt. Non seulement tout renforcement des liens sociaux, tout développement normal de la société, donne à chaque individu un intérêt personnel plus grand à tenir compte pratiquement du bien-être des autres, mais aussi l'individu sera amené à donner de plus en plus comme objet à ses sentiments le bien des autres [...] »²⁵. Ainsi, plus la société progresse, plus il vient naturellement à l'homme de se préoccuper du bien de ses semblables comme il se préoccupe de lui-même, et grandit en lui le sentiment du lien qui l'unit aux autres. C'est alors la sympathie se répandant entre les hommes et l'influence de l'éducation qui fortifieraient le sentiment social et développeraient l'altruisme (l'éducation formerait et plongerait les individus dans l'altruisme dès leur plus jeune âge).

Cependant il semble évident que les individus ne peuvent pas s'accorder mutuellement une totale sympathie, et ceci en raison de l'état imparfait (relativement peu avancé) des sociétés. Mais tout de même, Mill réaffirme que le sentiment social est naturel en chacun des hommes qui déjà, l'ont développé au point de ne pas considérer leurs semblables comme des rivaux :

²² John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. III, p. 94

²³ John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. III, p. 93

²⁴ John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. III, p. 94

²⁵ John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. III, p. 95

« chaque individu possède dès aujourd'hui la conviction bien enracinée qu'il est un être social ; et cette conviction tend à lui faire apparaître comme besoin naturel la mise en harmonie de ses sentiments et de ses buts avec ceux de ces semblables»²⁶.

On peut alors conclure : la sanction dernière du principe est la volonté d'harmonie collective ; c'est la conviction que possède un individu à agir et vivre en accord avec les autres qui constitue la force contraignante de la morale utilitariste.

Conclusion

Dans *l'utilitarisme*, Mill a abandonné la philosophie morale benthamienne d'un bonheur fondé sur une arithmétique du plaisir individuel, en souhaitant concilier la réalisation de soi et le bonheur collectif. Le sentiment social de l'humanité se présente alors comme une base solide de l'idéal utilitariste. L'humanité doit réduire l'écart entre le bonheur individuel et le bonheur de la société et tant que cet écart existe, le bien d'autrui doit prédominer le bien personnel. La pensée de J. St. Mill semble réservée à l'avenir : Mill croit en un progrès de la société, et l'altruisme se présente comme la seule solution et la plus haute vertu des hommes dans une société encore trop imparfaite.

²⁶ John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Ed. Flammarion, 1988, chap. III, p. 98